

LA TACHE DE NAISSANCE



Ce week-end-là, nous avions décidé de changer un peu d'air, Aline et moi. Cela faisait plusieurs semaines que nous passions tout notre temps à Natiyabel, sept jours sur sept, à enchaîner les plongées, les baptêmes, et les formations, sans parler des sorties de nuit. Nous nous sentions pousser des écailles !

— Pourquoi ne pas faire une balade dans la forêt du nord ? m'avait proposé Aline. Claire et Christophe meurent d'envie d'y retourner. On pourrait y aller avec eux !

Nous avions parmi nos clients en vacances une petite famille particulièrement sympathique. Le père et la mère devaient avoir dans les trente-cinq ans, et leur jeune fils, Tom, était un gentil gamin, à qui Aline avait donné son baptême de plongée. Le couple connaissait

déjà la Martinique pour y avoir passé leur voyage de noce, dix ans plus tôt. Exactement l'âge de Ti Tom. On dit qu'on finit toujours par revenir en Martinique... Mais cette fois, ils avaient une bonne raison de le faire, et ce voyage en forme de pèlerinage avait été programmé pour faire découvrir au jeune garçon les lieux qu'ils avaient particulièrement aimés, et l'île où il avait été conçu. Un matin, Claire avait évoqué avec un peu de nostalgie ce long sentier de randonnée qui part du Prêcheur, et qui traverse la forêt pour rejoindre Grand-Rivière, au nord de l'île. Je connaissais la trace par cœur, et je jugeais Tom tout à fait capable de résister aux six heures de marche. Quant à ses parents, ils pratiquaient fréquemment la randonnée dans leurs collines provençales. Après le coup de feu des semaines passées, le week-end s'annonçait bien plus calme, et nous avions décidés de les accompagner.

Comme la route est longue pour monter au Prêcheur – même sans les embouteillages de la semaine – j'avais proposé de faire la balade sur deux jours : on marcherait le samedi, et on passerait une soirée rustique à Grand-Rivière, où je savais que nous pourrions dormir sous un carbet prêté par un pêcheur. J'avais des hamacs pour tout le monde. Le lendemain, on rentrerait tranquillement par la mer sur le gommier d'un pêcheur pour retrouver la voiture.

Nous avions voyagé dans la Mégane louée par Christophe, et nous avions poursuivi jusqu'au bout de la route praticable. Nous n'étions pas venus pour faire une performance, et la partie entre Le Prêcheur et

l'anse Couleuvre présentait moins d'intérêt. J'avais donc préféré économiser une heure de marche. Je fis garer la voiture au petit parking de l'Anse Couleuvre, et je leur expliquai le parcours.

À l'exception de Tom, chacun portait un petit sac à dos, avec trois litres d'eau, et de quoi se restaurer en route, plus un poncho imperméable pour pays tropicaux. Tous étaient équipés de bonnes chaussures. J'étais le seul à aller nu-pieds, comme à mon habitude.

— Tu n'as pas de chaussures !? remarqua Tom, pour qui je devais ressembler à une espèce de Tarzan.

— Et non, dis-je. C'est pratique pour marcher dans la forêt. Et quand c'est boueux, un petit coup dans l'eau, et hop ! Tu as les pieds toujours propres ! Mais il faut être habitué !

— Il faut voir Alex marcher dans la forêt, surenchérit Aline. Il se déplace en silence, comme un fauve. On dirait qu'il a passé sa vie dans la jungle. Tu sais qu'il est capable de sauter de liane en liane ?...

Tom la regarda avec de grands yeux tout ronds, puis comprit qu'elle le taquinait. Il lui lança un sourire complice pour montrer qu'il avait compris la plaisanterie.

— Moi aimer Jane, dis-je en me frappant la poitrine avec le poing. Et je m'engageai sur le sentier.

Il était neuf heures trente, et je visais d'être à Grand-Rivière entre quinze et seize heures.

Nous franchîmes la rivière Anse Couleuvre à gué, et je les conduisis jusqu'à la plage du même nom pour nous mettre en jambes. Puis nous attaquâmes la randonnée

proprement dite. Dès la rencontre des premiers arbres géants, je leur parlai des matoutous, ces mygales endémiques de Martinique, qu'on aurait peut-être la chance de surprendre sur les troncs d'arbre et les balisiers.

Sur le sentier, Aline marchait en tête avec Claire. Tom, le nez dans le vent comme un jeune chien de chasse, bondissait devant elles, s'arrêtant parfois pour examiner une fougère géante ou l'écorce d'un gommier rouge. Mon petit exposé sur les mygales l'avait passionné. Aucune bestiole ne lui faisait peur et les arachnides encore moins. Plusieurs pas en arrière, Christophe me racontait leur première découverte du sentier.

— À l'époque, nous avions fait la balade seuls tous les deux, m'avait confié Christophe en baissant la voix. On s'était baignés à poil sur une grande plage de sable noir avant de reprendre la marche, et de s'enfoncer vers l'intérieur.

— Certainement à l'Anse-à-Voile, dis-je. Nous allons y arriver...

— Voilà, c'était sûrement ce nom-là.

J'avais justement fait le léger détour par l'Anse-à-Voile, parce que l'endroit est superbe et sauvage, sans me douter qu'il rappellerait de si bons souvenirs à nos randonneurs... Nous descendîmes en passant entre de superbes arbres géants, et je désignai un immense fromager.

— C'est le plus grand de Martinique, commentai-je.
Il est très connu.

— Oui... Celui-là, nous le connaissons bien, dit-il en jetant un clin d'œil plein de sous-entendus à sa femme. Claire rougit un peu, en évitant de croiser mon regard.

Nous arrivâmes sur la plage de sable noir adossée à la falaise. Comme souvent, elle était déserte. Au mois de juin, les tortues marines viennent même y pondre. Nous avançâmes jusqu'à la superbe cocoteraie, mais je ne voulais pas m'attarder trop, et nous reprîmes le sentier qui rejoint la trace vers Grand-Rivière.

— Tu sais, le fromager de tout à l'heure... me glissa Christophe. Pour te faire une confidence entre mecs, on était tout jeunes mariés, et on s'était arrêtés sur le sentier... Et bien, Tom a été conçu dessous ! Je suis sûr d'avoir reconnu l'arbre. Lorsqu'on s'est redressés, Claire a vu qu'on avait fait l'amour sous l'œil scrutateur d'une énorme mygale ! Rétrospectivement, elle a eu la trouille de sa vie !... Tu as remarqué la tache brune dans le dos de Tom... C'est une tache de naissance. Je trouve qu'elle a une forme d'araignée. Je me suis toujours demandé si ça ne venait pas de là ! dit-il en riant.

J'avais effectivement remarqué cette tache à droite de l'axe du cou, tout à fait en haut du dos, entre les deux épaules. Cela faisait comme le corps d'une petite araignée, pattes repliées sous l'abdomen. Elle était sans épaisseur, et avait la taille d'une pièce d'un centime d'euro, à peine.

— Tu sais, en Martinique, avec les trucs de quimbois, tout est possible ! plaisantai-je.

— Tu crois qu'on en verra ? me demanda-il.

— Des mygales ?... Avec un peu de chance, c'est possible. Tu sais qu'elles sont protégées ?... C'est une espèce endémique de Martinique. Ici, on les appelle des *matoutous falaise*. Claire ne savait sans doute pas qu'elles sont inoffensives. Tu trouves deux espèces différentes sur l'île. La mygale terrestre, et l'arboricole. La première vit dans le sud de l'île, au sec. Ici, on rencontre des arboricoles. Elles ont besoin d'humidité. Elles sont splendides.

— Vraiment ?

— Oui. Une des plus belles mygales du monde, dit-on. Elle n'est pas très grosse, dix ou douze centimètres, mais elle a des couleurs absolument superbes... Son céphalothorax est bleu-vert métallique et l'abdomen est rouge vif, avec une tache rose.

— Et avec des grosses pattes velues... railla Christophe.

— Oui, des pattes tirant vers le violet, couvertes de longs poils à reflets roses. On verra peut-être des jeunes. Ils sont tout bleus.

Je marchais derrière Tom qui cavalait toujours devant comme un lapin, et je prêtai une meilleure attention à la petite tache de naissance dont m'avait parlé son père. C'était vrai qu'elle pouvait faire penser à une petite araignée.

La piste grimpait vers le Morne à Liane, et bientôt nous surplombâmes les anses et le rocher de la Perle.

À cet endroit, le chemin s'enfonçait dans la végétation luxuriante et humide, et nous nous immergâmes totalement dans l'ambiance mystérieuse de la forêt du Nord. Tout le parcours allait se dérouler dans une nature sauvage et préservée, dénuée de route et d'habitation.

Nous marchions depuis un moment sous une voûte de bambous, au cœur d'un enchevêtrement de végétation anarchique, et jouissant des odeurs puissantes de la flore tropicale. Nos pas étaient devenus plus réguliers et Tom, toujours en tête, avait ralenti le rythme. Il levait souvent les yeux, en s'efforçant de repérer les mygales qu'il cherchait sur les troncs d'arbres et les feuilles de balisiers, ainsi que je le lui avais enseigné. Après avoir franchi le ravine des Galets puis celle de l'Eau, nous attaquâmes la remontée vers Terre Rouge à deux cents mètres d'altitude. Nous progressions au milieu d'un chaos végétal d'une prodigieuse richesse : fougères géantes, figuiers maudits, palétuviers jaunes, frangipaniers, lianes de vanille, bois-canon, fromagers, gommiers blancs... un foisonnement et une profusion déconcertante du sol à la canopée, ponctuée de nombreuses variétés de plantes épiphytes comme l'ananas-bois, les siguiines et les orchidées.

Tom avait pris un peu d'avance sur nous, et je ne le voyais plus. J'accélérâi le pas. Lorsque je le rejoignis, il était au pied d'un courbaril, immobile. Les yeux levés, il avait appuyé son avant bras sur le tronc, et

regardait quelque chose. Je m'approchai doucement, et vis l'énorme mygale qui s'était approchée de sa main jusqu'à lui effleurer les doigts. Aucun des deux ne semblait effrayé par cette rencontre. Je fis un pas de trop, et rompis le charme. L'animal dérangé rebroussa chemin et disparut derrière le tronc.

— Elles ne sont pas dangereuses, mais il vaut mieux ne pas les toucher, tu sais...

Il me regarda d'un air sentencieux, comme si je venais de proférer une ineptie, et poursuivit son chemin.

Il me sembla soudain que la tache entre ses épaules s'était agrandie, et que sa couleur s'était modifiée, prenant une teinte bleuâtre. Elle s'était aussi légèrement boursouflée.

Nous empruntâmes le tunnel avant la descente vers la rivière Trois Bras. C'était le moment de souffler un peu, et je proposai une petite halte pour nous restaurer.

Pendant que nous déballions nos sandwiches, Aline s'approcha de moi. Elle aussi avait remarqué la métamorphose de la tache dans le dos de Ti Tom.

— J'ai l'impression que ce truc grossit au fur et à mesure que nous avançons, me dit-elle tout bas pour ne pas affoler ses parents.

J'acquiesçai. Moi, j'étais très intrigué parce que la tache était en train de prendre la couleur des petits matoutous, avant que leur abdomen vire au rouge en devenant adultes. Mais cela, Aline ne le savait pas encore.

La remontée vers Petit Morne nous fit un peu souffrir, et passée la rivière des écrevisses, la dernière montée vers Négoué, dans la forêt humide, nous sembla une épreuve encore plus éprouvante à ce stade de la randonnée.

À la halte suivante, j'examinai le dos de Tom. Le naevus avait atteint la taille d'une pièce de deux euros. Je ne pus faire autrement que d'en faire la remarque à ses parents. Claire eut un geste de recul – de répulsion, même – en voyant ce qu'était devenue la marque. Elle avait viré tout à fait au lapis-lazuli, et s'était épaissie. Elle était à présent nettement en relief, et on distinguait même six petites excroissances, légèrement velues qui s'étaient formées de part et d'autre de la tache bleue, esquissant la forme saisissante d'un jeune matoutou posé sur la peau claire du garçon. Celui-ci, pourtant ne semblait pas en être affecté.

L'affolement avait gagné le couple. Aline s'efforça de détendre un peu l'atmosphère.

— C'est vraiment surprenant, admit-elle. mais Tom ne semble pas souffrir, ni même être gêné. Pour le moment, en pleine forêt, il n'y pas grand-chose à faire. Demain, nous rentrons. Si vous voulez, on s'arrêtera à l'hôpital à Fort-de-France. Pour le moment, le mieux est de continuer.

Il ne nous restait plus qu'un dernier raidillon avant d'amorcer la descente vers Grand-Rivière avec sa vue plongeante sur l'Anse Morne Rouge. La fin de la randonnée s'effectua dans un climat plombé par l'inquiétude. Une sourde d'angoisse avait gagné notre

petit groupe, gâchant le plaisir de la journée. Nous rejoignîmes la route bétonnée. Et bientôt, nous étions arrivés à Grand-Rivière.

La soirée que nous attendions comme un moment privilégié se déroula engluée dans un sentiment de malaise pesant. Nous avions parlé de notre trouble au pêcheur qui nous avait prêté le carbet, et celui-ci nous conseilla de consulter une vieille femme qui habitait à l'autre bout du village.

Nous trouvâmes facilement la vieille Martiniquaise édentée qui fumait un havane sur le pas de sa porte. On lui montra le dos du gamin. La tache de naissance avait poursuivi sa métamorphose, et montrait à présent l'image en relief d'une jeune mygale bleue, d'un réalisme à s'y méprendre. La vieille femme examina la protubérance, et passa doucement le doigt dessus. Curieusement, elle ne parut pas étonnée, et voulut bien nous faire entrer chez elle. Elle habitait une simple baraque au sol en terre battue.

Elle parlait en créole, et je traduisais pour Christophe, Claire, et Aline. Elle nous raconta qu'elle avait déjà vu une telle marque sur le corps d'un enfant. Elle nous proposa de préparer une pommade à passer sur la peau de Tom. Tout cela sentait un peu le quimbois, mais elle semblait bienveillante, et les parents du jeune garçon acceptèrent. La vieille refusa toute forme de rémunération, et serra Claire fort dans ses bras au moment de nous dire au revoir.

— Tout va bien, nous dit-elle, soyez rassurés.

Nous rentrâmes au carbet pour passer la nuit. Seul Tom semblait serein.

L'installation était particulièrement rustique : c'était une grande cabane faite de branchages et de poteaux de bois. Le toit, en branches de cocotier aux feuilles tressées, était supporté par huit pieux épais plantés dans le sol en terre battue. Nous installâmes Tom dans un hamac accroché entre ceux de ses parents, et nous restâmes un moment à chuchoter dans le noir, dans les bruits entêtants de la nuit.

Vers quatre heures du matin, je me réveillai soudain, les yeux grands ouverts. Je m'extirpai de ma couche, saisi par la sensation étrange qu'il se passait quelque chose d'anormal, et je me dirigeai vers les hamacs où dormaient Tom et ses parents. Je distinguais nettement leurs silhouettes dans la nuit, couvertes par des couvertures légères.

La nuit était très claire, et le hamac de Tom était fortement éclairé par la lune. Le garçon aussi était réveillé. Il avait sorti les bras de sa couverture, et les maintenait dressés au-dessus de lui, exécutant de lents mouvements ondulatoires avec les mains. Je m'approchai, et ce que je vis me pétrifia de stupeur. J'aperçus la légère couverture bouger légèrement à la hauteur de sa poitrine, et une belle mygale sortir du dessous. Elle remonta sur l'épaule du garçon et escalada son bras dressé. Tom inclina différemment le coude, et la mygale modifia son trajet. Il changea de nouveau de position, et le matoutou repartit dans l'autre sens. Le manque d'éclairage m'empêchait de

discerner les couleurs de l'animal, mais à sa taille je savais qu'il s'agissait d'une grosse femelle au corps bleu-vert et rouge. Et je compris ce qu'il se passait. Tom jouait tranquillement avec l'araignée, la faisant circuler de sa paume au dos de sa main, et sur son bras orienté tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, comme une petite piste que l'arachnide empruntait alternativement dans un sens et dans l'autre avec un plaisir ludique évident. Le matoutou dut sentir le poids de mon regard. Il se figea un instant sur ses pattes velues, puis traversa l'épaule nue de l'enfant pour passer sur le hamac dont il longea rapidement les cordes. Il disparut dans l'épaisseur des branches du toit.

Tom avait vu que j'avais vu. Il me sourit dans l'obscurité, se retourna, et se rendormit.

Le lendemain matin, le pêcheur nous attendait à l'heure convenue pour nous ramener à l'Anse Couleuvre. Lorsqu'il nous fit monter à bord de son canot, nous étions rassurés, mais toujours en plein mystère. La première chose que nous avions faite au réveil avait été de regarder entre les épaules de Tom. En haut du dos, l'excroissance avait disparu. Il ne subsistait plus sur la peau bronzée du garçon qu'une trace pâle qui dessinait, comme en négatif, le contour précis d'un matoutou de taille adulte. Chacun pensa à l'onguent préparé la veille par la vieille femme.

Mais moi, je savais. L'original, je l'avais vu vivant, ce matin même, quitter le corps du garçon, et se glisser

hors de sa couverture pour disparaître dans le toit du carbet.

REMERCIEMENTS

Pardon pour les quelques adaptations que j'ai pu faire, notamment dans les dates de certains événements, modifiées pour les besoins de mes histoires.

Merci aux auteurs de blogs et sites web qui m'ont rafraîchi la mémoire sur la randonné Prêcheur-Grand-Rivière et la forêt du Nord.

<http://jm.sutour.pagesperso-orange.fr>

Et merci à Alex (que je connais depuis si long-temps), et à Aline, avec lesquels j'ai passé tant de bons moments.

Pour finir, je tiens à préciser – pour ceux qui pourraient encore avoir des doutes – qu'Alex et Aline sont des modèles de rigueur et de sécurité, et que jamais ils ne se laisseraient aller à de telles imprudences !

Le recueil des 5 nouvelles est en vente au club, et les fonds recueillis sont destinés à l'achat de mouillages écologiques.

JLE